

Madeleine Czigler

La mode par les textes

Trois siècles français

« Une mode à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cède elle-même à celle qui suit et qui ne sera pas la dernière. »
La Bruyère. *Les Caractères ou les mœurs de ce siècle*, 1688

Se classer par une toilette momentanément remarquable, voilà ce que signifiait être à la mode sous l'ancien régime, en particulier au château de Versailles, temple de l'élégance, où les parangons du *bon goût* servaient de modèles pour le monde « civilisé ». Le terme de « *mode* », pour désigner le gré du jour et son rapide changement, est apparu au milieu du XVII^e siècle.

*L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et sans empressement
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode,
Et qui dans ses excès, dont ils sont amoureux,
Seraient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux ;
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
Que du sage parti se voir seul contre tous.*

Molière, *L'École des maris* (Acte 1, scène 1 - 1661)

Toute personne appartenant à la cour devait se conformer de manière très stricte aux codes vestimentaires imposés par Louis XIV. *Apparaître*, plutôt que *paraître*, était le maître-mot : l'habit constituait, outre l'indication du rang – chaque élément de la mise comme reflet du traitement ou statut de son porteur –, l'expression de la *Superbe*, surenchère esthétique aux standards institués, directement ou indirectement, par le roi.

Mme de Montespan était toute habillée de point de France, coiffée de mille boucles, les deux des tempes lui tombaient fort bas sur les deux joues, [...] en un mot, une triomphante beauté.

Madame de Sévigné, *Lettre à Madame de Grignan*, 29 juillet 1676.

La marquise de Sévigné s'est ainsi amusée à dépeindre les manies de la mode, soulignant que même les plus grandes extravagances étaient socialement codifiées.

Avez-vous ouï parler des transparents ? Ce sont des habits entiers des plus beaux brocarts d'or et d'azur qu'on puisse voir, et par dessus, des robes noires transparentes, ou des belles dentelles d'Angleterre ou des chenilles veloutées sur un tissu comme ces dentelles d'hiver que vous avez vues : cela compose un transparent qui est un habit noir, et un habit tout d'or, ou d'argent, ou de couleur, comme au vent ; et voilà la mode.

Madame de Sévigné, *Lettre à Madame de Grignan*, 6 novembre 1676.

Philosophes et écrivains se moquaient des haros et des hurrahs dictés par l'inconstante, donnant libre cours à leur ironie pour la croquer :

Quelquefois les coiffures montent insensiblement ; et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même : dans un autre, c'était les pieds qui occupaient cette place; les talons faisaient un piédestal, qui les tenait en l'air. [...] On voit quelquefois sur un visage une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparaissent toutes le lendemain. Autrefois les femmes avaient de la taille, et des dents; aujourd'hui il n'en est pas question. Dans cette changeante nation, quoi qu'en dise le critique, les filles se trouvent autrement faites que leurs mères. Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes : les Français changent de mœurs selon l'âge de leur roi.

Montesquieu, *Lettres Persanes, Lettre 100 C. Rica à Rhedi, 1717.*

Avant que les vents contraires de la Révolution ne viennent décoller les volants du *beau linge*, le confort et la sécurité domestiques ont constitué un havre en période troublée, et la robe de chambre, déshabillé élégant porté avec la perruque et les souliers, connut son heure de gloire. Diderot l'affectionnait particulièrement :

Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi ; j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner ; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât ; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaisse refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. À présent, j'ai l'air d'un riche fainéant ; on ne sait qui je suis. Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre ; je suis devenu l'esclave de la nouvelle. Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe. Le vieillard passionné qui s'est livré, pieds et poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune folle, dit depuis le matin jusqu'au soir : Où est ma bonne, ma vieille gouvernante ? Quel démon m'obsédait le jour que je la chassai pour celle-ci ! Puis il pleure, il soupire.

Diderot, *Regrets sur ma vieille robe de chambre, 1772.*

Au XIX^e siècle, l'essor du roman signait le triomphe de la bourgeoisie :

Lucien redescendit au Palais Royal pour s'y habiller de pied en cap. Il avait vu des bottiers, des lingiers, des giletiers, des coiffeurs au Palais Royal, où sa future élégance était éparse dans dix boutiques... Lucien sortit possédant un habit vert, un pantalon blanc et un gilet de fantaisie pour la somme de deux cents francs.

Balzac, *Les Illusions Perdues, 1843.*

Balzac, Stendhal et Zola, critiquant un spectacle de la mode caricaturalement représentatif des milieux, en démontèrent les ressorts dans des descriptions extrêmement précises, la vêtue de leurs personnages étant présentée comme le reflet de leur origine sociale. L'antihéros Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir* utilise les codes sociaux de l'habillement pour son ascension dans la société :

Un jour, le marquis dit avec ce ton de politesse excessive qui souvent impatientait Julien: « Permettez moi cher Sorel que je vous fasse cadeau d'un habit bleu : quand il vous conviendra de le prendre et de venir chez moi, vous serez à mes yeux, le frère cadet du Comte de Chaulnes, c'est à dire le fils de mon ami le vieux duc. » Le lendemain matin Julien se présenta au marquis en habit noir, avec son portefeuille et ses lettres à signer. Il en fut reçu à l'ancienne manière. Le soir, en habit bleu ce fut un ton tout différent et absolument aussi poli que la veille.

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 1830.

Zola détaille le linge et les effets vendus dans un grand magasin parisien, ceux fabriqués à la main et ceux à la machine, racontant ainsi les débuts de l'uniformisation de la mode par l'industrialisation et la consommation de masse :

Et les confections étaient là, dans cette chapelle élevée au culte des grâces de la femme : occupant le centre, un article hors ligne, un manteau de velours, avec des garnitures de renard argenté d'un côté, une rotonde de soie, doublée de petit-gris ; de l'autre, un paletot de drap, bordé de plumes de coq ; enfin, des sorties de bal, en cachemire blanc, en matelassé blanc, garnies de cygne ou de chenille. Il y en avait pour tous les caprices, depuis les sorties de bal à 29 francs jusqu'aux manteaux de velours affichés dix-huit cents francs.

Émile Zola, *Au bonheur des dames*, 1883.

L'acuité d'observation de ces écrivains rendait ténue la ligne de démarcation entre journalisme et fiction. Balzac écrivait pour *La Mode* et Mallarmé éditait *La Dernière mode*. Flaubert, quant à lui, dépeignait les toilettes de ses héros comme le miroir de leurs états d'âme ou de ceux de leurs aimants :

Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpaient au vent, derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux.

Gustave Flaubert, *L'éducation sentimentale*, 1869.

Pour Baudelaire, la représentation du temps présent a toujours été liée à la mode, au costume contemporain, et il en fait état dans ses premiers *Salons*, jusqu'à l'essai sur *Constantin Guys*, véritable traité de modernité :

Les races que notre civilisation, confuse et pervertie, traite volontiers de sauvages, avec un orgueil et une fatuité tout à fait risibles, comprennent aussi bien que l'enfant, la haute spiritualité de la toilette. Le sauvage et le baby, par leur aspiration naïve vers le brillant, vers les plumages bariolés, les étoffes chatoyantes, vers la majesté superlative des formes artificielles, prouvent à leur insu l'immatérialité de leur âme.

Charles Baudelaire, *Le peintre de la vie moderne*, 1859.

Poète iconoclaste, il défia son temps par sa manière de s'habiller, incarnant une nouvelle figure venue d'Angleterre¹ : le *dandy*. Tout de noir vêtu, mais avec dans le costume un infime signe distinctif, il a porté au jour la *litote* vestimentaire :

Le dandysme n'est même pas, comme beaucoup de personnes peu réfléchies paraissent le croire, un goût immodéré de la toilette et de l'élégance matérielle. Ces choses ne sont pour le parfait dandy qu'un symbole de la supériorité

aristocratique de son esprit. Aussi, à ses yeux, épris avant tout de distinction, la perfection de la toilette consiste-elle dans la simplicité absolue, qui est, en effet, la meilleure manière de se distinguer. [...] Le dandysme, c'est le besoin ardent de se faire une originalité, contenu dans les limites extérieures des convenances.

Charles Baudelaire, *Le peintre de la vie moderne*, 1859.

Comme le souligne l'historienne de mode Valérie Steele : « *La figure du dandy fut importante pour la société comme personnage à part entière, car créant une passerelle entre les catégories irréconciliables de l'aristocratie et de la bourgeoisie, et contribuant ainsi à légitimer une nouvelle élite sociale, non point définie par le sang ou l'argent, mais en quête d'un "savoir" vivre et d'une élégance².* »

Proust, dans *la Recherche*, parachèvera le portrait du dandy avec le personnage de Robert de Saint Loup notamment :

Une après midi de grande chaleur, j'étais dans la salle à manger de l'hôtel qu'on avait laissée à demi dans l'obscurité pour la protéger du soleil en tirant des rideaux qu'il jaunissait et qui par leurs interstices laissaient clignoter le bleu de la mer, quand dans la travée centrale qui allait de la plage à la route, je vis, grand, mince, le cou dégagé, la tête haute et fièrement portée, passer un jeune homme aux yeux pénétrants et dont la peau était aussi blonde et les cheveux aussi dorés que s'ils avaient absorbé tous les rayons du soleil. Vêtu d'une étoffe souple et blanchâtre comme je n'aurais jamais cru qu'un homme eût osé en porter, et dont la minceur n'évoquait pas moins que le frais de la salle à manger, la chaleur et le beau temps du dehors, il marchait vite. Ses yeux, de l'un desquels tombait à tout moment un monocle, étaient de la couleur de la mer. Il traversa rapidement l'hôtel dans toute sa largeur, semblant poursuivre son monocle qui voltigeait devant lui comme un papillon.

Marcel Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleur*, 1919.

Le dandy nous a-t-il tiré sa révérence ? Il mènera la mode des Vingt et Vingt-et-unième siècles ! En effet, la mode telle que nous la connaissons n'est plus aujourd'hui « *simplement la prérogative élevée, héritée, osseuse d'une noblesse petite, héréditaire³* ». La mode est un mélange joyeux d'aristocratie, de bohème et de rue !

¹ C'est Georges Brummel qui le premier incarna ce personnage que décrit Barbey d'Aurévilly dans *Du dandysme et de George Brummell*, 1845.

² Valerie Steele, *Paris Fashion: A Cultural History*, Berg, 1998, Oxford, New York, p. 91.

³ *ibid.*, p. 91.

Madeleine Czigler, canadienne, est journaliste de mode. Elle fait depuis 20 ans la couverture de la Semaine de la Mode à Paris et autres événements culturels pour l'émission de télévision vedette *Fashion File* (Canadian Broadcasting Corporation). Responsable du département *Mode* à l'Université Américaine de Paris, elle y enseigne l'histoire de la haute-couture française.